

CHAPITRE II

S'IL ETAIT MORT A VINGT-DEUX ANS

Si Louis-Marie Grignon de la Bachelleraie était mort à vingt deux ans, la veille du jour où il devait entrer à Saint-Sulpice, il eût laissé l'image d'un jeune saint assez semblable à l'angélique Louis de Gonzague. Même tendre dévotion à Marie, même horreur du péché et du scandale, même garde des sens, même ascèse effrayante, même absorption en Dieu. On l'admirerait sans réserve, et aucun problème ne se poserait à son sujet, bien qu'il fût déjà et non pas toujours seulement en petit, l'homme qui fera le désespoir de la plupart de ses biographes, après avoir fait celui des Sulpiciens et d'évêques, ses supérieurs ecclésiastiques.

Né à Montfort-la-Cane, aujourd'hui Montfort-sur-Meu, le 31 janvier 1673, le deuxième d'une famille qui allait compter dix-huit enfants, de son père qui, comme le père de Clémenceau, ne décolérait pas, il tiendra une santé de fer, une force athlétique et un sang qui lui fera dire que, sans la grâce de Dieu, il eût été l'homme le plus terrible de son siècle.

Son enfance se passa dans une atmosphère orageuse. Avocat au baillage de Montfort et sans gros patrimoine, le chef de famille, aigri par des soucis d'argent, ébranlait fréquemment de ses colères le tranquille manoir du Bois-Marquer en Iffendic. La mère pleurait. Louis n'avait encore que quatre ou cinq ans qu'il trouvait pour la consoler des paroles *d'une onction et d'une sagesse si fort au dessus de son âge que Dieu semblait les lui mettre dans la bouche*. Ces éclats se produisant le plus souvent au cours des repas, combien de fois devenu jeune homme et passant ses vacances au logis familial, il se lèvera de table pour ne pas manquer de respect à son père et se retirera ayant à peine touché aux mets, heureux d'avoir ainsi l'occasion de jeûner,

mortification qui sera toute sa vie, celle qui, en raison de son robuste appétit, lui coûtera probablement le plus.

Dès sa plus tendre jeunesse, confiera-t-il un jour à son compagnon de mission, il aurait voulu quitter la maison paternelle et aller en pays inconnu y vivre pauvrement en mendiant son pain jusqu'à ce qu'il eût assez de force pour gagner sa vie. Et comme je lui demandai, dit Mr. des Bastières, quel métier il aurait préféré : « Le plus mécanique et le plus vil, » me répondit-il (1).

Déjà, au rapport de Blain (Ch. V), alors son condisciple au collège des Jésuites de Rennes et son compagnon de vacances, il a tous ces vifs dehors de sainteté qui le singulariseront si fort et lui vaudront tant de railleries et tant de suspensions. « Il semble, dit le mémorialiste, qu'il n'avait point péché en Adam. Il parut, en effet, né avec le recueillement le plus profond, l'oraison la plus soutenue, la pénitence la plus rigide, la mortification la plus universelle, avec une paix, une douceur et une tranquillité d'âme que je n'ai jamais vu s'altérer au milieu des contradictions et des humiliations les plus sensibles ».

« Il était encore écolier et paraissait un homme parfait, tenant tous ses sens dans une telle garde, qu'on ne lui voyait échapper ni regards, ni paroles, ni gestes, ni manières inconsidérées. Ses yeux presque toujours baissés, sa modestie, un air dévot le singularisaient déjà en quelque sorte et le faisaient distinguer de presque tous les autres écoliers ». *Ni regards, ni paroles, ni gestes, ni manières inconsidérées.* Les biographes qui nous peindront le missionnaire dans l'action comme un impulsif, si ce n'est comme un hystérique, auraient-ils oublié cette notation de Blain, (Ch. V) sur l'adolescent ? Car, toujours au témoignage de Blain, les écoliers vertueux dont il faisait sa compagnie le regardaient comme un saint, les libertins — et il n'en manquait pas dans une classe de quatre cents élèves — s'en donnaient à cœur joie de ses airs dévots et disputaient à qui viendrait à bout de sa patience.

En continuelle oraison, les yeux baissés, il ne goûtait que Dieu, mettait tout son plaisir à parler de la Sainte Vierge. « Était-il devant une image de Marie, qu'il paraissait ne plus connaître personne et dans une espèce d'aliénation de ses sens, d'un air dévot et animé, dans une sorte d'extase, immobile du reste et sans action, il se tenait des heures entières au pied des

(1) Grandet, p. 349.

autels » (2). Que sera-t-il de plus à Saint-Sulpice quand ses confrères se plaindront qu'avec son air perdu en Dieu il ne puisse parler en récréation que de Jésus et de Marie ?

Et de même que la dévotion chez lui se revêt automatiquement de formes et d'aspects des plus expressifs, allant jusqu'à lui colorer les joues au seul nom de la Mère de Dieu, ainsi de toutes ses autres vertus. Il leur faut faire corps avec des pratiques. Il ne connut pas plus tôt *les disciplines, les chaînes de fer et autres semblables instruments de mortification* (3), qu'il en usa largement. Parlant de certaines vacances passées ensemble chez un ami commun : « Son cœur enflammé de l'amour de Dieu ne pouvait plus se contenir, dit Blain (Ch. VIII), qui note avec une finesse d'analyse qu'on lui souhaiterait sur ce point plus fréquente : *il ne cherchait qu'à le soulager par des témoignages effectifs de charité pour le prochain* ; mais il cherchait l'écart pour se contenter là-dessus et il se déroba à nos yeux pour aller, en secret, embrasser, caresser un pauvre mendiant, innocent, hébété, fort disgracié de la nature ; il se jetait même à ses pieds pour les baiser quand il se croyait hors des yeux des hommes, mais il ne put si bien se cacher que je ne le surprisse dans ses pieux transports de charité ». Pourrait-on imaginer traits plus révélateurs de tout un psychisme ? Comment Blain, qui déplorera tant, après Saint-Sulpice, les prétendues singularités de son ami, n'a-t-il pas conclu de pareilles démonstrations que Louis-Marie ne pourrait jamais être qu'un saint spectaculaire ?... Mais n'anticipons pas.

Voici maintenant l'homme qui prendra à la gorge les scandales. C'est bien le même que tout à l'heure. Blain (ch. VIII) note lui-même la ressemblance des gestes. « Il en fit, dit-il, un autre assez semblable, bien que d'une autre espèce... Son père avait chez lui un livre... rempli de figures obscènes... Mais la crainte... l'arrêtait... Enfin son zèle accru par l'âge ne pouvant se modérer, sut prendre son moment... Se trouvant seul à la maison, il consuma dans les flammes le livre infâme... Il venait de faire le coup quand je le trouvai à la maison, timide et presque tremblant, dans l'appréhension de la venue de son père, mais d'ailleurs fort heureux d'avoir fait ce sacrifice ». Ne saisit-on pas là celui qui, séminariste à Paris, achètera aux chanteurs et aux

(2) Blain, ch. VI.

(3) Blain, ch. V.

chanteuses des rues tout leur stock ordurier pour le déchirer sous les yeux des badauds, encourageant par là le blâme de ses confrères qui lui représentaient qu'il ne faisait que retarder le mal et même le nourrir par l'argent qu'il donnait. A quoi il répondra qu'il serait heureux s'il pouvait empêcher ou même seulement retarder quelques péchés (4).

Contre le scandale, autre protestation d'un caractère spontané pareillement relevé. Un jour de Mardi Gras qu'il soupa chez un de ses amis, raconte Grandet (p. 7), un jeune homme masqué étant entré dans la salle à manger, il se leva promptement de table et sortit les larmes aux yeux.

Et, toujours à Rennes, dans sa première jeunesse, cette démarche dont, à Saint-Sulpice, on n'eût pas manqué de reprendre l'indiscrétion, trait de charité des plus singuliers, estime d'ailleurs Blain (Ch. IV). Au nombre de ses condisciples s'en trouvait un si pauvre et si misérablement vêtu qu'il faisait la risée des autres, Louis-Marie quêta parmi les écoliers et, n'ayant réussi à recueillir que la moitié de la somme nécessaire, il se rendit chez le marchand en compagnie du mal nippé : « Voici, dit-il, mon frère et le vôtre. J'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si ce n'est pas suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste ». Le marchand se laissa toucher.

Déjà, encore, sous le coup des épreuves les plus subites et les plus sensibles, cette tranquillité que, plus tard, chez le séminariste et le missionnaire, beaucoup ne pourront s'empêcher de soupçonner d'affectation. Vingt ans après, son directeur de conscience, le Père Descartes, jésuite, neveu du philosophe, exprimera à Blain (Ch. XXXIII) son admiration pour cette fermeté inébranlable. Les plus grandes croix, ajoutera-t-il, étaient pour lui *comme une paille jetée dans un grand feu, qui est dévorée à l'instant*.

Cependant, la pensée de sa famille bride son élan. Les Grignon sont connus à Rennes et lui-même est hébergé chez son oncle maternel, l'abbé Alain Robert de la Vizeule, prêtre de la paroisse Saint-Sauveur. En vivant comme il voudrait vivre, il ferait railler aussi les siens. Son père, qui n'a déjà pas trop de dossiers dans son sac d'avocat, deviendrait la fable du public... Mais le ciel veille.

(4) Blain, ch. XXX.

Une certaine demoiselle de Montigny, paroissienne de Saint-Sulpice, ayant affaire en Bretagne, est descendue chez les Grignon. Frappée par la modestie et la piété du jeune homme et apprenant son désir de se consacrer au service de Dieu et des âmes, elle lui parle du séminaire de Saint-Sulpice et, quelque temps après son retour à Paris où, déjà, en reconnaissance de l'hospitalité reçue, elle a emmené et pris à sa charge une des filles de la nombreuse famille, elle lui mande que, grâce à la générosité d'une de ses amies, les portes de la maison si justement vantée lui sont ouvertes.

L'écolier, qui vient d'achever ses deux années de philosophie, n'attend pas davantage. On était au milieu de l'automne 1693. De Rennes à Paris la route est longue ; quatre vingt-quinze lieues. Ses parents lui offrent un cheval, qu'il refuse. Il n'accepte que dix écus et un habit neuf. Son oncle l'abbé et son frère Joseph l'accompagnent jusqu'au Pont de Cesson, à une lieue de Rennes. Les adieux faits, enfin le voilà libre !

Avec le premier mendiant qu'il rencontre, il échange son habit neuf contre la défroque du misérable ; au second, il donne sa bourse ; puis s'agenouillant sur le chemin, nouveau François d'Assise, il fait vœu de ne jamais rien posséder en propre. Métamorphosé, gueux anonyme, affranchi par le dépouillement de son honnête vêtement des servitudes du siècle, il reprend sa marche d'un cœur et d'un pas combien plus légers. Une huitaine de jours après, il était à Paris, ayant voyagé sous une pluie battante presque continuelle, par des chemins boueux et défoncés, mendiant son pain, couchant dans les étables et dans les granges. A son arrivée dans la Capitale, trempé, crotté, il s'en fut d'abord « loger dans un petit trou d'écurie où la Providence lui envoya à manger sans qu'il demandât rien à personne ». Puis, ses forces réparées et quelque peu aussi le désordre de sa toilette, il alla se présenter à sa bienfaitrice. On pense bien que Mademoiselle de Montigny eut quelque peine à reconnaître dans ce chemineau le fils de famille dont elle avait admiré à Rennes l'aisance et la tenue.

Sur la paroisse se trouvait une communauté que, pour les écoliers peu fortunés qui ne pouvaient payer qu'une pension modique, avait fondée et soutenait de ses deniers le curé, M. de la Barmondière, riche sulpicien. Mademoiselle de Montigny y plaça son protégé. C'était et ce n'était pas tout à fait Saint-Sulpice.

Mais Louis-Marie s'y trouva tout de suite dans son élément. Et surtout, loin des siens, inconnu dans cette grande ville, où tant de jeunes provinciaux aisés venaient se perdre dans la foule anonyme pour se livrer à toutes les folies du siècle, il allait pouvoir, lui, se livrer à la folie de la croix. Il y était à peine qu'il écrivait à Blain (Ch. X) une lettre où il paraphrasait avec tant de chaleur la parole de Dieu à Abraham : « *Egrederet de cognatione tua, et vade in terram quam monstravero tibi*. Sors de ta parenté, et va dans le pays que je te montrerai », que, peu après, son ami venait le rejoindre.

A considérer les conditions de vie dans les deux communautés où il va passer dix-huit mois avant d'être admis au Séminaire, il ne pouvait mieux tomber. Chez Monsieur de la Barmondière, le règlement commence par avertir les écoliers de ne pas s'attendre à être gâtés. La maison est pauvre, c'est à titre de pauvres qu'ils y sont reçus. Ils doivent en être heureux et fiers. Qu'ils se tiennent donc prêts « à pratiquer volontiers et même avec joie les actions qui paraissent, aux yeux des mondains, viles et méprisables, comme sont de balayer, de porter et arranger du bois, de servir aux malades et à la cuisine, faire le réfectoire, laver la vaisselle et autres semblables ».

Les deux maisons, et surtout la seconde, celle de M. Boucher, appelée pompeusement collège Montaigu, sont plus estimées pour leurs succès scolaires, les brillantes soutenances de thèse en Sorbonne, que pour leur table. Si on y travaille ferme, on y jeûne plus ferme encore, moins d'ailleurs par vertu que par nécessité, d'autant plus qu'en cette année 1693, la France épuisée par ses victoires, connaît une disette affreuse. De ses passages au réfectoire, chez M. de la Barmondière, Blain ne gardera pas un réjouissant souvenir (Ch. XVI) : « Les portions, écrira-t-il, y étaient si minces et si peu ragoutantes qu'on pouvait se flatter de s'être bien mortifié en mangeant et qu'on était en état, au sortir du repas, de le recommencer et d'en faire un meilleur ». Chez M. Boucher, ce sera pis encore. Blain ne parlera qu'avec un haut-le-cœur de ce que la faim y faisait avaler : déchets innombrables de viande, légumes misérables, le tout cuisiné par les écoliers eux-mêmes, qui se passaient à tour de rôle le tablier de cordon bleu et avaient au moins le plaisir, dit le narrateur, de s'empoisonner mutuellement. « Il fallait prendre sur soi et se faire violence, écrit-il encore (Ch. XIX), pour manger avec

une nausée perpétuelle, une viande contre laquelle l'estomac se révoltait et qu'il menaçait de rejeter à tout moment ».

Quelle aubaine pour Louis-Marie qu'un pareil ordinaire ! Sans compter que, dans la première pension, M. de la Barmondière, grand mortifié, lui aussi, lui laissant la bride sur le cou, il renchérit encore, abandonnant sur la table la moitié de sa portion : privation, note Blain, de toutes ses pénitences, probablement la plus rude et la plus sensible, car, d'une grande force, il était aussi d'un grand appétit.

M. de la Barmondière lui laissait la bride sur le cou, disions-nous. Blain va pouvoir observer à loisir, s'épanouissant librement sous ses yeux la sainteté la plus exubérante, pareille à ces arbres vigoureux poussant en pleine nature, dont aucun fer n'émonde la luxuriante végétation. Pour la première fois, il relèvera, dans ses « Mémoires » (Ch. XVI), les singularités de son ami : « Dans les conversations, il était souvent mis sur le tapis, écrira-t-il, et certaines manières dont il n'a jamais pu se défaire fournissaient assez de quoi rire à ses dépens ». Qu'il est donc regrettable que le mémorialiste n'ait jamais précisé ce qu'il entendait par « ces manières singulières » ! Mais les pratiques de M. Grignon, direz-vous. — Pas du tout. Il n'en parle qu'avec admiration. Que n'avons-nous eu un Saint-Simon pour nous peindre la mimique de ce dévot aux traits outrageusement accentués, à la charpente puissante ! Je dis bien sa « mimique », car un mime eût joué le saint, l'ascète et le reste qu'il n'eût pas mieux fait. De ces manières dont il ne put se « corriger », pour la bonne raison qu'elles n'étaient pas, comme ses pratiques, volontaires et conscientes, Blain (Ch. XVI) ne nous fournit, et encore occasionnellement, que deux traits : le jeune clerc portait la tête perpétuellement penchée sur l'épaule, et sa dévotion s'exhalait, en récréation, à table, partout, en fréquents et profonds soupirs, qui mettaient en joie les espions de la maison.

Certains s'amuseaient follement de lui. Pour satisfaire son goût de la discipline, l'un le frappe à tour de bras d'une gaule d'osier ; d'autres, pour voir s'ils réussiront à le tirer de son éternelle oraison, lui versent de l'eau sur la tête, lui en emplissent les poches... De fait, il est de plus en plus reclus en Dieu. Sort-il en ville, il va les yeux fermés, toujours tête nue par respect pour la présence divine, ce qui était, à cette époque, aussi humiliant que d'aller nu-pieds. Il n'aura jamais un regard pour les curiosités

de la capitale, mais il sait les statues de la Sainte Vierge, grandes et petites, parfois bien peu visibles dans leur niche à l'angle des rues, au-dessus des portes, et sans lever les yeux, il les salue au passage. Blain (ch. XVI) l'emmène chez un banquier. Il demeure dans le vestibule, où son ami le retrouve à genoux, sous les yeux des laquais, priant avec autant de recueillement que s'il avait été dans une église. Une autre fois, accompagnant son condisciple chez un Docteur, « abbé de la première qualité et qui, quelque peu après, fut évêque », les yeux inviolablement baissés, il n'ouvre pas la bouche de tout l'entretien, à la grande édification du docteur.

Et une pénitence du même réalisme, toute en actions. Il s'administrait des flagellations si terribles qu'elles effrayaient son voisin de chambre : « Les autres instruments de pénitence, haïres, cilices, chaînes de fer, bracelets, allaient sur le pied des disciplines, continue Blain (Ch. XVI). Il n'ôtait l'un que pour faire place à l'autre ».

La dame qui s'était offerte à payer sa pension, réduite elle-même probablement à la portion congrue par la cherté, a cessé au bout de quelques mois, de le faire. M. de la Barmondière, qui ne l'a pas moins gardé, subvient ainsi à tous ses besoins pour l'amour de Dieu. Afin de n'être pas trop à charge à son bienfaiteur, il s'est inscrit au nombre des écoliers qui vont veiller les morts dans les maisons riches. Belle occasion pour se livrer à ses chères pratiques. D'abord, bien qu'il n'ait déjà point mangé à sa faim, il refuse pour lui-même, non sans être regardé de travers par ses compagnons, la collation qu'il est d'usage d'offrir aux veilleurs pour soutenir la fatigue de ces nuits. Puis il partage ainsi son temps : quatre heures d'oraison à genoux, les mains jointes ; deux heures de lecture spirituelle ; les deux heures suivantes données au sommeil et ce qui restait à l'étude des cahiers de théologie. Se levait-il de son oraison à genoux, c'était pour découvrir le visage de certains cadavres que l'on avait eu soin de voiler pour cacher les affreux ravages de la mort. Blain (Ch. XVI) cite deux cas, l'un, d'un mondain attaqué et blessé d'un coup mortel à la sortie d'une maison de débauche, dont le corps dégageait une telle infection que les bedeaux, chargés de le porter en terre le lendemain, protestèrent n'en avoir jamais senti de pareille ; l'autre, d'une des premières dames de la cour, renommé pour sa beauté et devenue en vingt-quatre heures un

objet d'horreur. M. Grignion contemplait longuement, se penchait, respirait, enivrant ses yeux et ses narines.

Ainsi avait-on le spectacle d'un homme traduisant toutes ses vertus en actions, en gestes, en manifestations sensibles. « Un jour, raconte Blain (Ch. XVII), le voyant, chapeau bas, reconduire jusqu'à la porte un homme qui me paraissait peu de chose, surpris de ces marques d'honneur, je lui demandai pourquoi il les rendait à une personne dont l'état ne me semblait pas en tant demander ; c'est, me répondit-il, qu'il est dans la croix et qu'il faut honorer et respecter tous ceux qui ont le bonheur d'y être attachés ».

Des vertus aussi démonstratives ne pouvaient manquer d'éveiller déjà quelque défiance. Son bienfaiteur, son père, sa providence terrestre, M. de la Barmondière, est emporté presque subitement. Le jeune clerc était en retraite à Saint-Lazare pour se préparer à recevoir les Ordres mineurs, quand éclata ce coup de foudre. A son retour, il trouva mort celui qu'il croyait vivant. Ses condisciples épiaient sur son visage les impressions de son âme. Rien n'en altéra l'expression de paix et de tranquillité, si bien qu'un des écoliers, se demandant s'il devait s'en édifier ou s'en scandaliser, ne put se retenir de lui dire publiquement : « M. Grignion, ou vous êtes un grand saint, ou vous êtes un grand ingrat ». Cette parole, les historiens pourraient peut-être se la rappeler quand ils prennent pour une boutade la réflexion que fit devant un de ses grands vicaires, Mgr. de Beauvau, stupéfait de l'air tranquille avec lequel le missionnaire entendit la lecture de la lettre de Marly ordonnant la destruction de son calvaire de Pontchâteau : « M. Grignion est un grand saint ou un hypocrite fieffé ».

Pour qui réfléchit, le plus déconcertant chez notre jeune saint c'est son mépris absolu de ce qu'il appelle la prudence de la chair. Il se livre éperdument à ses pratiques sans se soucier le moins du monde de leurs conséquences possibles. Parti pour la Capitale dans la pensée d'être reçu, dès son arrivée, à Saint-Sulpice, il se défait de son habit neuf, enfile les loques d'un vagabond, et, fleurant l'étable, va se présenter à sa bienfaitrice en cet équipage. Supérieurement doué, il rivalise, il est vrai, avec les meilleurs élèves, mais le mot est toujours juste : « *mens sana in corpore sano* », un étudiant ne saurait se flatter de pouvoir continuer ses classes, en s'exténuant de jeûnes, de veilles, de dis-

ciplines. Lui n'en a cure. On reconnaît ici l'homme qui, toute sa vie, refusera de prendre la moindre précaution humaine. Ce n'est pas seulement de son pain quotidien qu'il se remettra complètement à son Père céleste, mais de sa santé, de son crédit, du succès de ses entreprises, les compromettant comme à plaisir, plutôt que de rien rabattre de ses pratiques et de son idéal, ainsi que, jeune clerc, « il se plaisait, selon la remarque même de Blain (Ch. XVI), à contrecarrer le monde en tout, ravi d'attirer son mépris ». On dirait qu'il se proposerait de tenter Dieu, alors qu'il veut, sans doute, lui témoigner jusqu'où va sa confiance. Et il faut avouer que la maternelle providence l'encourage à en user ainsi tant elle répond aimablement à son défi. Recueilli par M. Boucher, après la mort de M. de la Barmondière, il était à son tour de cuisine, la haine sur le dos, quand la fièvre le fit transporter à l'Hôtel-Dieu. L'Hôtel-Dieu ! ce nom le remplissait de joie. Saigné à blanc par les médecins, on le comptait déjà parmi les morts quand il déclara à Blain (Ch. XXIII), avec une assurance de prophète « qu'il ne mourrait pas et que son retour à la santé était prochain ». Cependant, sa vertu s'est manifestée avec tant d'éclat, ses infirmières en ont tant chanté les louanges, que cette maladie, qui devait l'emporter, lui ouvre toute grande la porte de Saint-Sulpice. Ressuscité, il y est accueilli comme un ange du ciel et, le jour de son entrée, le Supérieur, M. Brenier, fait même psalmodier discrètement, à l'heure de la prière, un *Te Deum*.

Que ne mourût-il, le cher saint, au soir de cette hymne d'actions de grâce ! On l'eût invoqué, il eût fait des miracles, et, proclamé sans doute patron des étudiants ecclésiastiques, il aurait sa statue à une place d'honneur dans tous les séminaires sulpiciens, comme saint Louis de Gonzague a la sienne dans les noviciats, les scolasticats et les collèges de la Compagnie de Jésus. Personne ne le discuterait. Ses folies pénitentielles et l'air de somnambule extatique que lui donnait l'obsession de la présence divine ne seraient pas plus imputés à un tempérament outrancier, à un esprit excentrique, à une humeur bizarre, que choses semblables ne le sont chez le jeune jésuite. Et d'ailleurs, lequel des deux excéda le plus ? Dès l'âge de neuf ans, Louis de Gonzague fait vœu de perpétuelle virginité. Page de Marie d'Autriche, il se défend de lever les yeux sur le visage de la princesse, de même qu'il s'abstenait de les arrêter sur celui de sa propre mère. Des cordes, des chaînes de fer lui enserrèrent les bras

et les reins; des laisses de chien lui servent de discipline et une ceinture hérissée d'éperons, de cilice. Pour abréger son sommeil, il glisse des planches dans son lit, il passe une grande partie de la nuit en méditation à genoux, couvert seulement d'une chemise, même l'hiver. Il applique si bien sa pensée à Dieu qu'il arrive à ne pouvoir l'en détacher. Entré au noviciat de la Compagnie de Jésus, ce sera en vain que, pour obéir à ses supérieurs, qui s'inquiètent de le voir dépérir, consumé par le feu de l'amour, il s'efforcera de se dégager de la délicieuse étreinte. Réduit à l'état de squelette par la dysenterie, qu'il a contractée au service des contagieux, sachant son heure proche, il demande en grâce qu'on le flagelle et qu'on l'étende sur le sol nu. Voilà sur plus d'un point, n'est-il pas vrai, le pensionnaire de M. de la Barmondière et de M. Boucher franchement dépassé. Et quand — par hypothèse — la vie de saint Louis de Gonzague n'aurait pas été suffisamment passée au crible de la critique historique, les chroniqueurs qui l'ont rapportée telle que nous la lisons encore aujourd'hui ont-ils trouvé, comme Blain, impressionné par la perplexité et les réflexions des Sulpiciens, leur héros déconcertant et nous ne le font-ils juger de même ?

C'est dire que si M. Grignon était mort au même âge, à deux années près, que Louis de Gonzague, nous ne les verrions pas si différents l'un de l'autre. Mais il vécut et commença par passer cinq ans et demi au séminaire de Saint-Sulpice, alors le temple des vertus discrètes et de l'uniformité. Qu'il y ait bénéficié, entre autres avantages, d'une école de haute spiritualité, c'est indéniable ; mais peut-être Dieu avait-il aussi dessein de faire mieux ressortir encore, par le contraste du milieu, les traits si saillants de cette physionomie unique et d'en démontrer, par les vains efforts des éducateurs qui prétendaient les réformer, le caractère non point volontaire mais spontané et irréductible.